

REVUES GÉNÉRALES

HISTOIRE LITTÉRAIRE

LA LITTÉRATURE GAÉLIQUE DE L'ÉCOSSE. — LA LITTÉRATURE
CORNIQUE. — LA LITTÉRATURE BRETONNE ARMORICAINE.

La littérature irlandaise et la littérature galloise¹, quelque importantes qu'elles soient, ne suffisent pas à donner une idée complète du mouvement intellectuel chez les Celtes. L'épopée gaélique de l'Irlande s'est développée et renouvelée chez les Gaels d'Écosse ; et certaines productions littéraires de la Cornouaille anglaise et de l'Armorique combleront heureusement les lacunes que nous avons pu constater dans la littérature des Bretons du Pays de Galles. Pour achever l'étude des littératures celtiques, il faut encore passer en revue les résultats acquis et les travaux à faire dans le domaine du gaélique d'Écosse et dans celui du breton de la Cornouaille anglaise et de la presqu'île armoricaine.

Le cornique, dialecte breton de la Cornouaille anglaise, n'a eu qu'une courte existence. Le gaélique d'Écosse et le breton d'Armorique, représentants secondaires des deux grandes familles de langues celtiques, sont encore vivants. L'histoire littéraire de l'un et de l'autre offre de curieux rapprochements. En Écosse comme

1. Voir *Revue de Synthèse historique*, t. III, p. 60-97, la Littérature gaélique de l'Irlande ; t. VI, p. 317-362, la Littérature galloise.

en Armorique, c'est en ballades populaires, en contes et en légendes que l'âme des Celtes s'est exprimée, et, par une singulière rencontre, à ces deux extrémités du monde celtique, en moins de cent ans, deux hommes doués de plus d'imagination que de goût et de sens critique ont présenté au public, comme recueillis de la tradition orale, d'habiles pastiches conformes aux idées et aux sentiments de leur temps. Et si la littérature bretonne et la littérature écossaise sont aujourd'hui plus connues que les littératures de l'Irlande et du Pays de Galles c'est qu'elles ont été révélées au monde par Macpherson et H. de la Villemarqué.

I

Le gaélique, en 1873, était encore parlé dans les comtés de Sutherland, de Ross, d'Inverness, dans l'île de Skye, dans les îles situées sur la côte Ouest et aux Hébrides; dans une partie des comtés de Perth, Aberdeen, Nairn, Elgin et Caithness¹. Une statistique un peu postérieure et publiée par M. Ravenstein dans le *Journal of the statistic Society* évaluait le nombre des Écossais qui se servaient du gaélique à 309,254, dont 260,381 comprenaient à la fois l'anglais et le gaélique et seulement 48,873 le gaélique seul². La vitalité du gaélique semble encore assez considérable à notre époque.

Parmi les revues locales, la plus importante porte le titre de *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*; fondée en 1871, elle publie des textes avec traduction, des travaux de philologie et des études littéraires en anglais ou en gaélique. Le *Celtic Magazine*, fondé en 1875, s'était donné pour tâche sous l'habile direction de Al. Macbain, 1887-1888, d'étudier le folklore d'Écosse et de faire connaître les derniers résultats des études celtiques. Il a été suivi de l'*Highland Monthly*, Inverness, 1889-1893. Il faut encore citer le *Gaidheal* 1871-1877, les *Transactions of the Gaelic Society of Glasgow* et la *Scottish Celtic review*, Glasgow, 1881-1885. Il n'existe point maintenant, à ma connaissance, de journal

1. J.-A.-H. Murray, *Present limits of the Celtic language in Scotland* (Revue celtique, t. II, p. 178-187).

2. Cf. P. Sébillot, *Revue celtique*, t. VI, p. 277-278.

rédigé entièrement en gaélique; mais plusieurs journaux, par exemple *The Oban Times* et *The Inverness Northern Chronicle* consacrent quelques colonnes au celtique. Le *Rosroine* 1803, *An Teachdaire Gaelach* (Le messenger gaélique) 1830-1831, ainsi que quelques autres périodiques publiés de 1835 à 1853, n'ont eu qu'une existence éphémère¹.

L'histoire de la littérature écossaise a été écrite plusieurs fois. Dès 1857, Th. Mac Lauchlan publiait un recueil de quelques conférences sur l'histoire et la littérature des Gaëls². Un excellent exposé de la littérature gaélique a été publié par J. St. Blackie³ en 1876. N. Mac Neill a donné en 1892 une histoire littéraire des Highlands⁴. Enfin, pour les livres gaéliques parus depuis l'introduction de l'imprimerie en Écosse jusqu'en 1832, nous avons une bibliographie détaillée dont l'auteur est John Reid⁵. Les grammaires et les dictionnaires sont nombreux⁶.

La littérature gaélique de l'Écosse a été connue bien longtemps avant la littérature irlandaise. Le malheur est qu'elle fut mise en lumière par un poète de grand talent qui se préoccupa surtout d'accommoder au goût de ses contemporains les textes gaéliques, de date récente, qu'il avait sous les yeux. En 1760, Macpherson publia à Édimbourg quelques fragments de poèmes gaéliques et,

1. Voir les *Reliquiæ cellicæ* de Alex. Cameron, t. II, p. 529-530.

2. Th. Mac Lauchlan, *Celtic Gleanings, or notices of the history and literature of the Scottish Gael*, Edinburgh, 1857.

3. J.-St. Blackie, *The language and literature of the Scottish Highlands*, Edinburgh, 1876.

4. Nigel Mac Neill, *The literature of the Highlands*, a history of Gaelic literature from the earliest times to the present day. Inverness, 1892.

5. *Bibliotheca Scoto-Celtica, or an account of all the books which have been printed in the Gaelic language*, with bibliographical and biographical notices, by John Reid, Glasgow, 1832. Cf. *Reliquiæ cellicæ*, t. II, p. 524-532. Pour l'époque moderne on peut utiliser le *Catalogue of books in the Celtic Department*, de la bibliothèque publique d'Aberdeen, 1897.

6. Alex. Mac Donald, *Leabhar a theagasc ainminnin*, a Gaelic and English Vocabulary, Edinburgh, 1741. — W. Shaw, *A Gaelic and English Dictionary; An English and Gaelic Dictionary*, London, 1780. — R. Mac Farlan, *Nuadh shoclaire Gaidhlig agus Beurla*, a new alphabetical vocabulary, Gaelic and English, Edinburgh, 1795. — P. Macfarlane, *A New and copious Vocabulary in two parts*, Edinburgh, 1815. — R.-A. Armstrong, *A Gaelic dictionary in two parts*, London, 1825. — *Dictionarium Scoto-Celticum*, compiled and published under the direction of the Highland Society of Scotland, Edinburgh, 1828. — N. MacLeod and D. Dewar, *A dictionary of the Gaelic language*, in two parts, Glasgow, 1831. — Mac Alpine, *Pronouncing Gaelic Dictionary*, Edinburgh, 1847. — W. Shaw, *A Analysis of the Gaelic language*, Edinburgh, 1778. — A. Stewart, *Elements of Gaelic Grammar*, Edinburgh, 1801. — J. Forbes, *Principles of Gaelic Grammar*, Edinburgh, 1848. On trouve des grammaires en tête du *Dictionarium Scoto-Celticum* et du dictionnaire de Mac Alpine.

en 1762, *Fingal*, poème épique en six livres, avec d'autres poésies d'Ossian fils de Fingal¹. Ce dernier ouvrage eut un succès considérable. Il fut traduit en italien dès 1763. On sait quelle influence il a exercée en Allemagne et en France sur la littérature du commencement du xix^e siècle. Klopstock, Heyne, Voss, Herder, Bürger, Goethe proclamèrent à l'envi qu'Ossian était égal ou supérieur à Homère. En France, la traduction en prose de Le Tourneur parut en 1777 et la traduction en vers de Baour-Lormian en 1801. M^{me} de Staël, Chateaubriand, Lamartine s'accordèrent à reconnaître l'originalité de cette poésie du Nord. En Écosse, on ne tarda pas à s'apercevoir que le livre de Macpherson n'avait que de lointains rapports avec les chants ou les contes conservés dans la tradition orale des Highlands; on s'inquiétait que l'auteur n'eût pas donné le texte original ou n'eût pas déposé dans une bibliothèque publique des copies des manuscrits qu'il avait utilisés. En 1805, la *Highland Society of Scotland* publia sur la nature et l'authenticité des poèmes d'Ossian un rapport rédigé par son président Henry Mackenzie². Les conclusions de ce rapport furent que si les poèmes ou fragments de poèmes que le comité de la Highland Society avait pu consulter contiennent souvent la substance et quelquefois presque l'expression littérale de passages donnés par Macpherson, il a été impossible de découvrir aucun poème dont le titre ou le contenu fussent identiques à ceux qu'il a traduits; le comité inclinait à croire que Macpherson avait l'habitude de combler les lacunes, et d'insérer pour relier des épisodes des passages de sa composition, d'ajouter tout ce qui à son avis convenait à la dignité et à la délicatesse de la composition originale, en opérant certaines suppressions, en adoucissant certains incidents, en affinant la langue; en un mot, en changeant ce qu'il considérait comme trop simple ou trop rude pour une oreille moderne. En réponse à ce rapport, on trouva à la mort de Macpherson, parmi ses papiers, un texte gaélique des poèmes d'Ossian; il fut publié en 1807 avec une traduction latine par Th. Macfarlane, et une dissertation sur

1. *Fragments of Ancient Poetry collected in the Highlands of Scotland and translated from the Gaelic*, Edinburgh, 1760. — *Fingal, an Ancient Epic Poem in Six Books, together with several other Poems composed by Ossian the son of Fingal, translated from the Gaelic language, by James Macpherson*, Edinburgh, 1762.

2. *Report of the committee of the Highland Society of Scotland, appointed to inquire into the nature and authenticity of the poems of Ossian, drawn up according to the directions of the committee, by Henry Mackenzie*, Edinburgh, 1805.

l'authenticité des poèmes par Sir John Sinclair¹. Ce livre fut réimprimé en 1871 par A. Clerk avec une traduction anglaise littérale, et la reproduction du texte anglais de Macpherson². Il est facile de comparer les deux traductions; celle de Macpherson semble, conformément à l'usage du temps, plutôt une paraphrase qu'une version du texte gaélique. Dans une dissertation sur l'authenticité des poèmes d'Ossian, A. Clerk s'ingéniait à prouver non seulement l'authenticité complète, mais aussi l'ancienneté des textes utilisés par Macpherson. Or, si l'on n'est pas exactement renseigné sur la méthode que suivit Macpherson dans l'accommodation des textes gaéliques qu'il prétendait traduire, on est sûr du moins que ces textes sont de date récente. Personne n'oserait prétendre aujourd'hui que la langue du texte gaélique de l'*Ossian* est plus ancienne que le moyen-irlandais. Même, il est bien probable que ce texte gaélique est une traduction faite par Macpherson du texte anglais publié en 1762 et que l'ingénieux poète écossais a ainsi curieusement interverti les deux termes du rapport qui unit d'ordinaire une traduction à l'original. Quelque abondante que soit la littérature de la question ossianique, celle-ci pourrait fournir encore une matière suffisante à des études d'ensemble ou de détail analogues à celle de M. L. Chr. Stern³. Outre les procédés de Macpherson, il conviendrait d'étudier ceux de ses imitateurs; John Clark (1778), John Smith⁴ (1780) dont Chateaubriand traduisit librement trois poèmes (Dargo, Duthona, Gaul), le baron Edmund de Harold (1787) et le révérend Maccallum (1821). En tous cas ce n'est pas chez Macpherson qu'il faut chercher l'ancienne littérature des Gaels d'Écosse; on la trouve dans les manuscrits conservés dans les bibliothèques publiques et dans quelques collections particulières.

1. *The Poems of Ossian in the original Gaelic with a literal translation into Latin*, by the late Th. Macfarlane, together with a dissertation on the authenticity of the poems by sir John Sinclair, published under the sanction of the Highland Society of London, London, 1807. Cf. Laing, *The Poems of Ossian*, 1805.

2. *The Poems of Ossian in the original Gaelic*, with a literal translation into English and a dissertation on the authenticity of the Poems by the Rev. A. Clerk. Together with the English translation by Macpherson, Edinburgh. De son vivant, Macpherson avait ajouté à l'édition de *Temora*, publiée en 1763, le texte gaélique.

3. *Die Ossianischen Heldenlieder (Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte, t. VIII, 1895, p. 51-86, 143-174)*. Voir aussi E. Windisch, *L'ancienne légende irlandaise et les poésies ossianiques (Revue celtique, t. V, p. 70-93)*; J.-F. Campbell, *Popular tales of the West Highlands, t. IV, p. 5-248*; A. Macbain, *Celtic Magazine, 1887*.

4. *Sean Dana le Oisian, Orrann, Ulann, etc.*, by John Smith, Edinburgh, 1787.

Les manuscrits écossais ne sont pas si nombreux que les manuscrits irlandais et ne sont généralement pas antérieurs au xvi^e siècle. Le plus ancien texte est contenu dans le Livre de Doir¹, évangélique irlandais du ix^e siècle, conservé à la bibliothèque publique de Cambridge, contenant six notes en gaélique du xi^e au xii^e siècle. Il y a soixante-trois manuscrits gaéliques à la bibliothèque des avocats d'Édimbourg², trente-sept sont sur parchemin ; un grand nombre ont été recueillis en Écosse ; c'est le cas pour tous les manuscrits ayant appartenu à la Highland Society et pour une partie des manuscrits Mac Lachlan de Kilbride. Le premier recueil de poésie écossaise est le manuscrit de cette bibliothèque connu sous le nom de Livre du doyen de Lismore, compilé vers 1512 par J. Mac Gregor et son frère Duncan ; il renferme, outre une chronique latine, des poèmes du xv^e et du commencement du xvi^e siècle, dont la plupart se rattachent au cycle ossianique. En dehors de l'importance qu'il a pour l'histoire de la littérature des Highlands, ce manuscrit, écrit en orthographe phonétique, présente un grand intérêt pour les linguistes. Il a été publié pour la première fois en 1862 par Thomas Mac Lauchlan³ ; pour la seconde, dans les *Reliquiæ celticæ* d'Alexander Cameron, en 1892, avec une transcription en orthographe historique. C'est la source la plus ancienne que nous connaissions de la poésie ossianique en Écosse. Il serait à désirer qu'on en donnât une reproduction photographique. Une sorte de corpus de la poésie ossianique a été composé par J.-F. Campbell⁴ et publié en 1872 ; les textes seuls ont paru ; ils comptent près de cinquante-quatre mille vers. J.-F. Campbell les a tirés d'une trentaine de collections manuscrites dont quelques-unes comprenaient jusqu'à quatre-vingt-dix pièces, et dont les dates s'espacent de 1512 à 1871. Cet important recueil est complété par la collection contenue dans les *Reliquiæ celticæ* d'Alexander Cameron et qui compte environ seize mille vers ; on y trouve le texte de plusieurs manuscrits d'Édimbourg, de collections de ballades ossianiques, et du manuscrit de Fernaig (1688), sorte d'anthologie en ortho-

1. La partie gaélique du Livre de Doir est publiée chez Wh. Stokes, *Goidelica*, 2^e éd., p. 111-112.

2. Voir *Revue celtique*, t. VI, p. 109-114.

3. *The dean of Lismore's Book*, edited by the Rev. MacLauchlan, with an introduction by W.-F. Skene, Edinburgh, 1862. Cf. *Reliquiæ celticæ*, t. I, p. 1-109.

4. *Leabhar na Feinne*. Vol. I. Gaelic texts. *Heroic Gaelic ballads collected in Scotland chiefly from 1512 to 1871*, arranged by J.-F. Campbell, London, 1872.

graphie historique ¹. La tradition orale des Highlands a conservé beaucoup de contes et quelques ballades qui se rapportent à la littérature ossianique. On les trouve dans deux grandes collections. La première a été formée par J.-F. Campbell ² et comprend une centaine de contes populaires des Highlands avec des commentaires et des comparaisons. La seconde, intitulée *Waifs and strays of Celtic tradition*, Argyllshire series ³, entreprise sous l'inspiration de Lord Archibald Campbell, est formée de contes et de chansons. Quelques contes ont été publiés dans des revues ⁴. On trouverait aussi dans les chansons publiées dans les périodiques ⁵ des souvenirs des anciennes légendes celtiques. Mais une partie de la littérature ossianique est encore inédite, et peu de pièces ont été traduites.

L'origine de cette littérature a donné lieu à d'érudites discussions dont la conclusion n'est pas encore formulée. Tandis que le cycle d'Ulster fournissait à peine quelques ballades et quelques contes à la littérature de l'Écosse, le cycle de Leinster où apparaissent Finn et son fils Oisín, leurs compagnons Caoilte, Oscar, Goll, Diarmaid, Derg et leur chien Bran, s'est développé dans les Highlands d'une vie nouvelle. Si les plus anciennes pièces du cycle de Leinster appartiennent à l'Irlande, la légende de Finn n'a pas manqué de se transformer profondément au cours des temps, et bien que les relations de l'Irlande et de l'Écosse aient été très intimes au moins jusqu'à la Réforme, on peut se demander si dans les métamorphoses qu'elle a subies en Écosse il n'entre pas des éléments empruntés à l'histoire réelle ou imaginaire de ce pays.

1. *Reliquiæ celticæ, texts, papers, and studies in Gaelic literature and philology left by the late Rev. Alexander Cameron*, edited by Al. Macbain and J. Kennedy, Inverness, 1892-1894.

2. *Popular tales of the West Highlands*, orally collected with a translation by J.-F. Campbell, Edinburgh, 1860-1862.

3. I. *Craighish tales*, collected by the Rev. J. Mac Dougal, London, 1889. — II. *Folk and hero tales*, collected, edited and translated by the Rev. Mac Innes, London, 1890. — III. *Folk and hero tales*, collected, edited, translated and annotated by the Rev. J. Mac Dougal, London, 1891. — IV. *The Fians, or stories, poems and traditions of Fionn and his warrior band*, collected entirely from oral sources by J.-Gr. Campbell, London, 1891. Les volumes II et IV renferment de nombreuses notes bibliographiques par Alfred Nutt.

4. *Taillear ghearradh bo slig; Miann a Bhaird aosta; An teine mór*, *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, t. XIX, p. 25-37, 89-98, 153-171. *The Urnig of the Corrie of the Howlings*, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 328-341.

5. *Fionn's enchantment*, a popular tale of the Highlands of Scotland, with a translation by J.-F. Campbell (*Revue celtique*, t. I, p. 193-202). *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, 1885-1886, p. 118, 180; *Celtic Magazine*, février 1888.

Dans les anciens textes irlandais (XI^e siècle), Finn est le héros national du Leinster, et ses guerres ont pour théâtre l'Irlande; puis à partir du XII^e siècle, les sagas nous représentent Finn luttant contre les Scandinaves; mais en même temps la légende emprunte de nombreux éléments mythiques au premier cycle irlandais, et développe à l'infini les détails merveilleux : combats avec des dragons et des monstres; maléfices des sorciers et des enchanteurs; séjour de trois cents ans dans la Terre de la Jeunesse. A partir du XII^e siècle, il ne semble pas que l'histoire ait fourni de nouveaux éléments au cycle ossianique, et ni la conquête anglo-normande, ni les luttes intestines des Irlandais n'y figurent. C'est le Finn à la fois héros national des Celtes contre les Scandinaves et faiseur de prodiges dans un monde de féerie qui a pénétré dans la tradition écossaise. Mais il faut distinguer dans celle-ci les compositions en vers d'origine savante qui sont soit des développements de la légende irlandaise, soit des transformations littérisées de la tradition orale, et les compositions en prose qui peuvent être indépendantes de toute influence savante et représenter l'évolution naturelle sur le sol des Highlands d'anciennes croyances celtiques.

Les principales théories sur ce sujet sont dues à W.-F. Skene, H. Zimmer et Alfred Nutt. Qu'étaient les Fianna, les compagnons de Finn, tour à tour historiques et mythiques et à quelle race peut-on les attribuer? Skene¹ remarqua qu'on disait les Fianna de Lochlann, les Fianna d'Alba, les Fianna de Breatann, ainsi que les Fianna d'Erin. Alba et Breatann sont des parties de l'Écosse et Lochlann a désigné d'abord les rivages au sud de la Baltique, puis le Danemark et la Norvège. Or les seuls peuples qui sont mis en rapport avec ces divers pays sont les Tuatha Dè Danann et les Cruithne ou Pictes. Les Tuatha Dè Danann vinrent de Lochlann en Alba et d'Alba en Erin où ils furent définitivement soumis par les Scots. D'autre part, quelques poèmes mettent en scène les Fianna avec les Tuatha Dè Danann et les Cruithne. Skene en conclut que les Fianna représentent la population qui précéda les Scots en Erin et en Alba. M. Mac Ritchie² a ajouté que les Fianna (Finnois, Tuatha Dè Danann ou Pictes, en tout cas n'appartenant pas à la race celtique), étaient des hommes de petite taille, qui se servaient de flèches de pierre, qui vivaient dans des monticules coniques,

1. *The Dean of Lismore's book*, introduction.

2. *The Archaeological Review*, t. IV.

qui volaient de l'or et dérobaient les enfants et que la tradition gaélique a transformés en *sidhe* ou fées. Pour M. Duncan Campbell ¹, Finn est une sorte d'Arthur gaélique, chef d'une milice organisée sur le modèle des légions romaines. C'est à peu près l'idée répandue en Irlande d'après laquelle les Fianna constitueraient une milice irlandaise levée pour repousser les envahisseurs. San Marte ² a apporté une idée toute différente de celle de ses devanciers. Il insiste sur les relations des Fianna et des Scandinaves, sur le fait que beaucoup de contes du cycle ossianique sont de même nature que l'épopée allemande de Gudrun et ses variantes scandinaves et qu'un Finn apparaît dans les généalogies anglo-saxonnes. Les éléments historiques du cycle ossianique seraient les luttes d'une milice scandinave établie en Irlande avec les chefs irlandais, et les éléments mythiques proviendraient de l'épopée mythique des Germains.

D'après H. Zimmer ³, qui a repris et développé l'idée de San Marte, les fondements historiques de l'épopée de Finn seraient des invasions successives, d'abord, au commencement du ix^e siècle, celle des Norvégiens qui se contentèrent de s'emparer de quelques points stratégiques et ne modifièrent point essentiellement l'organisation politique de l'Irlande; puis celle des Danois qui, débarqués au milieu du ix^e siècle, s'emparèrent de Dublin et fondèrent un royaume danois qui subsista jusqu'à la bataille de Clontarf par laquelle Brian Boru mit fin à la puissance scandinave en Irlande. *Fiann* est un mot emprunté aux langues scandinaves, le norse *fiandi*, ennemi. Finn est le chef d'une bande de Vikings, établi fortement à Almu, fils d'un père norrois et d'une mère irlandaise, et doué de seconde vue. Les ressemblances des guerres du ix^e-x^e siècles avec celles du ii^e-iii^e siècles, la similitude des noms de quelques personnages appartenant aux deux périodes ont suffi pour que les Irlandais transportassent au iii^e siècle les hommes et les événements du xi^e. Les Danois sont restés païens jusqu'au milieu du x^e siècle; or la légende de Finn offre de nombreux traits de paganisme; les noms de certaines pratiques magiques, inexplicables en irlandais, trouvent leur équivalent et leur sens en vieux

1. *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, 1888.

2. *Beiträge zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage*, Quedlinburg, 1847.

3. *Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur*, t. XXXV (1891), p. 1-172. Cf. *ibid.*, t. XXXII, p. 196-334.

norrois. Quant au développement postérieur du cycle ossianique, il s'explique en partie par son origine scandinave, en partie par les emprunts que les bardes firent aux récits épiques du cycle d'Ulster.

M. Alfred Nutt ¹ a passé successivement en revue et critiqué avec science et finesse toutes ces théories sur l'épopée de Finn. Contre Skene et Mac Ritchie, il fait remarquer que les systèmes de ces deux savants sont fondés sur des poèmes à demi littéraires, dont les plus anciens ne sont pas antérieurs au XII^e siècle ; et que l'histoire et la géographie sont dans ces poèmes aussi fantaisistes que dans les épopées françaises du moyen âge. Des Pictes nous savons trop peu de chose pour pouvoir démontrer qu'ils ont fourni la première matière de l'épopée ossianique. Quant aux Tuatha Dé Danann, ils appartiennent au plus ancien cycle irlandais et les récits où ils paraissent ont été rédigés au plus tard au VII^e siècle ; les allusions historiques du cycle de Finn, qui reposent sur des événements du IX^e au XI^e siècle, ne peuvent être l'origine des croyances qui avaient pris une forme littéraire quelques siècles auparavant. La théorie de Zimmer prête à deux sortes d'objections, les unes d'ordre philologique ; les autres, d'ordre historique. Wh. Stokes a émis des doutes sur l'explication par le norrois des noms de pratiques de magie irlandaise, étant donné surtout que les termes norrois restitués par Zimmer ne figurent dans aucun texte ². H. d'Arbois de Jubainville ³ a signalé l'existence du mot *féne*, dérivé de *fiann*, dans les plus anciennes parties du *Senchus Mór* (VIII^e siècle) et dans le *Togail bruidne Da Derga* avec le sens de « guerrier ». Alfred Nutt remarque comme il est invraisemblable que des envahisseurs se soient dénommés « ennemis » dans leur propre langue et que les Irlandais aient emprunté ce nom étranger et aient fini par se l'appliquer à eux-mêmes. Les contes du cycle de Finn seraient des variantes gaéliques de contes communs aux Indo-Européens et même à tous les peuples. Ils auraient été contaminés par des éléments historiques empruntés dans les textes les plus anciens à l'Irlande du Sud, et dans des textes plus récents à la lutte des Scandinaves contre les Gaëls ; au XII^e siècle, la légende est profondément modifiée par l'évhémérisation des personnages mythiques

1. *Folk and hero tales (Waifs and strays of Celtic tradition, II)*, p. 399-430 ; *The Fiants (Waifs and strays of Celtic tradition, IV)*, p. XIV-XXXVIII.

2. *The Academy*, t. XXXIX, p. 210-211. Cf. p. 161, 235, 283.

3. *Revue celtique*, t. XII, p. 295-299. Cf. 405-406.

qui y figurent et par l'introduction de nouveaux personnages qui en étendent l'horizon historique et géographique. C'est alors qu'elle est fixée à la fois par les conteurs d'histoires et les poètes. Sous cette forme semi-littéraire elle continue à se développer jusqu'au XVIII^e siècle parallèlement en Écosse et en Irlande. Au XIX^e siècle, c'est en Écosse qu'on en trouve les plus importants fragments dans la tradition orale. Mais à côté de la forme semi-littéraire, la forme purement populaire n'a pas cessé d'exister et de croître. Une des questions les plus intéressantes que soulève le cycle ossianique est de déterminer dans quelle mesure la tradition populaire serait indépendante de la forme semi-littéraire du XII^e siècle. Il y aurait aussi à comparer soigneusement les ballades conservées à la fois en Écosse et en Irlande et à montrer quel rapport elles offrent soit avec l'*Agallamh na Senorach*, le plus important des anciens textes ossianiques en prose conservés en Irlande, soit avec les poèmes du Livre du doyen de Lismore. L.-Chr. Stern a étudié une des pièces les plus curieuses du Livre du doyen de Lismore; c'est la Ballade du manteau qui appartient à la matière bretonne de la littérature du moyen âge et dont on connaît des versions allemandes et norvégiennes¹. L'étude de L.-Chr. Stern a été complétée par F.-N. Robinson qui a publié une variante gaélique de cette ballade conservée dans un manuscrit de l'Université de Harvard².

Les morceaux conservés dans des manuscrits écossais et qui se rattachent au cycle irlandais d'Ulster³ ont surtout pour objet Cuchullin; des ballades chantent son épée, ses chariots, sa femme; d'autres racontent le combat singulier où sans le reconnaître il tua son fils Conlaoch. On y trouve aussi Conall le Triomphateur, Fraech, et la touchante figure de Derdriu⁴. Mais ce ne sont que des éléments épars de la légende héroïque qui en Irlande s'était fixée en un tout bien coordonné et aux imposantes proportions.

A côté de la littérature écossaise dérivée de la légende épique commune à l'Irlande et à l'Écosse, une poésie d'origine plus récente

1. *Die gaelische Ballade vom Mantel in Mac Gregors Liederbuche* (Zeitschrift für Celtische Philologie, t. I, p. 294-326).

2. *A variant of the Gaelic ballad of the mantle* (Modern Philology, t. I, p. 145-157).

3. Cf. H. Maclean, *Ultonian Hero-ballads collected in the Highlands and western isles of Scotland*, Glasgow, 1892.

4. *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, t. XIII, p. 241-257; traduction anglaise par A. Macbain, *Celtic Magazine*, vol. XIII, p. 69-85, 129-138; traduction française chez H. d'Arbois de Jubainville, *L'épopée celtique en Irlande*, t. I, p. 236-252.

s'est développée, dont les sujets sont empruntés à l'histoire nationale ou à l'observation de la nature¹. Les plus anciens représentants de cette poésie nous sont connus par une anthologie de J. Mackenzie et James Logan². Ce sont Mary Macleod née en 1569, qui célébra le clan des Macleod, et Iain Lom, poète politique du xvii^e siècle. On peut encore citer Alexandre Mac Donald³ le poète de la révolte de 1745, et le satirique Mac Codrum, 1710-1796, son contemporain⁴. Mais le meilleur poète de l'Écosse jusqu'à l'époque de Macpherson est Duncan Mac Intyre, né en 1724, qui a peint les forêts de l'Écosse et la vie des chevreuils et des cerfs⁵, Robert Mackay (Rob Donn) est l'auteur de chants d'amour et de satires⁶. Après l'époque de Macpherson on trouve : William Ross⁷, né en 1762; James Mac Gregor⁸, né en 1762; Ewan Mac Lachlan⁹, né en 1773; Livingstone¹⁰ (Mac Dhunleibhe), né en 1808; Ewan Mac Coll¹¹, né en 1812; John Morrison¹². Les œuvres de ces poètes ont été publiées le plus souvent sans traduction. Blackie en traduit quelques-unes en vers dans sa Littérature. Parmi les poètes contemporains on peut citer Mary Macpherson¹³.

Un grand nombre de pièces ont été publiées dans les *Reliquiae celticae*; dans le *Leabhar na gleann*¹⁴, qui donne les poésies de Neil Morison, 1816-1882, et le recueil de Duncan Macrae (1688); dans les *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*¹⁵ qui ont publié les collections MacLagan et Badenoch.

1. Sur ces poètes, voir E. Windisch, *Keltische Sprachen*, dans l'encyclopédie de Ersch et Gruber.

2. *Sar-Obair nam Bard Gaelach or the Beauties of Gaelic poetry*, by J. Mackenzie and James Logan, Glasgow, 1841.

3. *The poetical works of Alexander Macdonald*, Glasgow, 1839.

4. *The Uist collection : The poems and songs of John Mac Codrum, Arch. Macdonald, etc.*, Glasgow, 1894. Cf. A. Maclean Sinclair, *The Gaelic bards from 1745 to 1765*, Charlottetown, 1892; *The Scottish Review*, t. XVIII, p. 301-341.

5. *Orain agus Dana Geidhealach*, by Duncan Ban Mac Intyre, Edinburgh, 1848.

6. *Orain, Songs and Poems in the Gaelic language*, by Robert Mackay, Inverness, 1829. — *Orain*, le Rob Donn, Edinburgh, Collie, 1871.

7. *Orain Gaelach*, le Uilleam Ròs, Inverness, 1830-1868.

8. *Orain Ghaelach*, le Iain Mac Ghrigair, Edinburgh, 1801.

9. *Metrical effusions*, by Ewen Mac Lachlan, Aberdeen, 1816.

10. *Duain Ghaelie*, le Uilleam Mac Dhun Leibhe, Edinburgh, 1858.

11. Ewan Mac Coll, *Clarsach nam Beann*, Glasgow, 1836.

12. *Dain Iain Gobha. The poems of John Morrison*, collected and edited by G. Henderson, Glasgow, 1896.

13. *Duain agus Orain ghaidhlig*, Inverness, 1891.

14. Edited by George Henderson, Edinburgh, 1897. Cf. *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. II, p. 566-588.

15. T. XVI, XIX, XXI, XXII.

Si l'on met à part la littérature populaire des contes, des dictons et des proverbes¹, nous connaissons peu d'ouvrages gaéliques en prose. Deux manuscrits de la fin du xvii^e siècle, le Livre Rouge et le Livre Noir de Clanranald ont conservé une histoire des Macdonald depuis l'invasion des Milésiens jusqu'en 1715; la partie la plus intéressante est celle qui traite des guerres de Montrose et d'Alaster Colkitto; le texte est en prose parsemée d'élégies et d'éloges consacrés à des membres du clan des Macdonald; il a été publié dans les *Reliquiae Celticae* d'Alexander Cameron². Les autres ouvrages en prose, si l'on excepte une Histoire du prince Charles, un traité sur l'astronomie et une histoire d'Écosse par J. Mackenzie³, appartiennent pour la plupart à la littérature religieuse. En Écosse comme au Pays de Galles et pour les mêmes raisons, la littérature religieuse s'est prodigieusement développée depuis la Réforme. La Bible ne fut traduite en gaélique par John Stuart, John Smith, James Stewart qu'en 1767, 1783-1801⁴. Le premier livre gaélique imprimé fut la traduction par l'évêque Carswell de la liturgie écossaise de John Knox⁵; il parut à Édimbourg en 1567. Les psaumes furent publiés à part et traduits un grand nombre de fois⁶. Peu de sermons ont été publiés⁷. Mais la plupart des emprunts faits à la littérature anglaise sont des livres de piété parmi lesquels les célèbres ouvrages de Jean Bunyan et l'*Imitation de Jésus-Christ*⁸. Les recueils d'hymnes sont en grand nombre⁹; d'après Blackie, il y a une trentaine d'années, on ne pouvait guère en Écosse composer des vers profanes sans risquer d'être accusé d'impiété. Les hymnes qui ont eu le plus de succès sont celles de D. Buchanan (1767), de P. Grant (1818), de J. Mac Gregor (1819). Le plus célèbre de ces poètes est Dugald Buchanan né en 1716, qui après une vie de désordres se convertit et devint

1. A. Nicholson, *A collection of Gaelic proverbs and familiar phrases*, based on Macintosh's collection, Edinburgh, 1881. Un supplément à cette collection a été publié dans les *Reliquiae celticae*, t. II, p. 475-507.

2. T. II, p. 148-309.

3. Cf. *Reliquiae celticae*, t. II, p. 530.

4. *Tiomnadh Nuadh ar Tighearna agus ar slanuighfhir Iosa Crìosd*, Dun-eudain, 1767. — *Leabhraiche an tseann Tiomnaidh*, Dun-Eidin, 1783-1801.

5. *Foirm na n' Urraidheadh*, Edinburgh, 1567.

6. *Bibliotheca Scoto-celtica*, p. 20-31.

7. *Ibid.*, p. 111-113.

8. *Ibid.*, p. 114-141.

9. *Ibid.*, p. 63-109.

prédicateur; en 1875 on donnait la vingt-unième édition de ses œuvres.

A l'île de Man située au Sud-Ouest de l'Écosse on parle encore un dialecte gaélique qui est en voie de disparition. L'aspect de ce dialecte est très différent de celui de l'irlandais ou de l'écossais. L'orthographe n'est pas historique: c'est une sorte d'orthographe phonétique pour laquelle on a utilisé les signes et les sons de l'alphabet anglais. La plupart des textes publiés sont des ouvrages religieux. La Bible a été traduite en 1771 et 1775; le Prayer book en 1610 et 1765¹; en 1783 paraissait le recueil de sermons de l'évêque Wilson². La Manx Society fondée en 1858³ a sauvé de l'oubli tout ce qui méritait d'être conservé du passé littéraire et du folklore de l'île de Man. Ce sont des chansons qui célèbrent des héros locaux; une pièce consacrée à Manannan Mac Lir témoigne de la persistance de l'ancienne légende gaélique; mais la plus grande partie de la poésie mannoise consiste en Noël. Peu de textes ont été recueillis en dehors de la Manx Society⁴. On peut encore citer une traduction du *Paradis perdu* de Milton, et une relation sur l'île de Man par John Brison⁵. Les principaux renseignements sur la langue, la littérature et la biographie de l'île de Man se trouvent dans une étude de Henry Jenner⁶.

II

Au siècle dernier, on parlait encore en Grande-Bretagne une autre langue celtique que le gallois. C'est le cornique, dialecte breton de la Cornouaille anglaise. Ce ne fut que dans les premières

1. *The Book of Common Prayer in Manx Gaelic*, being translations made by bishop Phillips in 1610 and by the Manx clergy in 1765, edited by A.-W. Moore, assisted by John Rhys, Oxford, 1894, 2 vol. Le second volume est une étude phonétique du gaélique de Man.

2. *Sharmannyn liorish Thomas Wilson, aspick*, translated by J. Corlett, 1783, 3 vol.

3. Les volumes les plus importants pour notre sujet sont les tomes XVI (A collection of songs, proverbs, customs, superstitions, etc.), XX et XXI.

4. J. Strachan, *A Manx folksong*, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 54-58. — *Carvalyn Gailekagh*, Manx carols translated into English, with a short preface by A.-W. Moore, Man, 1891.

5. *Manx Society*, t. XX.

6. *The Manx language; its grammar, literature and present state*. A paper read before the Philological Society, June 18th, 1875, London.

années du ix^e siècle que les Saxons envahirent une partie du territoire où le cornique était parlé; celui-ci ne subsista que dans le Devonshire et le Cornwall, et disparut à la fin du xviii^e siècle. On a conservé le nom de la dernière personne qui le parla couramment, ce fut une vieille femme de Mousehole, Dolly Pentraeth, morte le 27 décembre 1777. Actuellement il ne reste du cornique que quelques traces dans les noms de lieux et dans le patois anglais des habitants du comté de Cornwall !.

Les manuscrits corniques qui nous ont été conservés datent du xiv^e au xvi^e siècle. A l'exception de quelques phrases de conversation, leur contenu est exclusivement religieux, et sauf une traduction du premier chapitre de la Genèse, ce sont des mystères. Le sujet en est peu varié. Deux traitent de la Création du Monde¹, deux autres de la Passion²; un de la Résurrection³. Ils sont imités de mystères anglais auxquels ils empruntent parfois des tirades entières, et ne rappellent la Cornouaille que par quelques noms de lieux et de saints celtiques. Le mystère que l'on serait tenté de regarder comme le plus original et le plus intéressant serait la *Vie de saint Mériadek*⁴ qui met en scène un saint qui appartient sans aucun doute à la légende bretonne. Mais en réalité la *Vie de saint Mériadek* est formée d'éléments empruntés à des vies de saints en latin ou en anglais. Elle se compose de trois parties : la légende de Mériadek, tirée d'une Vie latine qui a servi au compilateur armoricain Albert Le Grand pour rédiger au xvii^e siècle la Vie de Mériadek; l'histoire du pape Silvestre et de l'empereur Constantin bien connue au Moyen Age, et l'histoire de la mère qui enlève à la Vierge l'enfant Jésus pour l'obliger à lui conserver son fils gravement malade. Le théâtre cornique ne fut donc qu'un théâtre d'em-

1. Polwhele, *The history of Cornwall*, t. II, p. 17 et suiv.; W.-S. Laeli Szyrma, *Le dernier écho de la langue cornique* (*Revue celtique*, t. III, p. 239-242). Le principal dictionnaire cornique est celui de Williams, *Lexicon Cornu-Britannicum*, London, 1863; voir les corrections de J. Loth, *Revue celtique*, t. XXIII, p. 237-302. On trouve une grammaire cornique chez Norris, *The Ancient Cornish Drama*, t. II; et chez Llwyd, *Archæologia Britannica*, t. I, p. 222-253.

2. *Ordinale de origine mundi* (Norris, *The Ancient Cornish drama*, t. I, p. 2-219). Gwreans an bys, *The Creation of the world*, a Cornish mystery edited with a translation and notes by Wh. Stokes, London, 1864.

3. *Passio Domini nostri Jhesu Christi* (Norris, *The ancient Cornish drama*, t. I, p. 222-478). *The passion of our Lord*, edited by Wh. Stokes, Philological Society's transactions, London, 1862-1863.

4. *Ordinale de resurrectione* (Norris, *The ancient Cornish drama*, t. II, p. 2-222).

5. *The life of saint Meriasek*, edited by Wh. Stokes, London, 1872. Un glossaire de ce texte a été publié par Wh. Stokes dans l'*Archiv für Celtische Lexicographie*, t. I.

prunt¹ et n'offre guère qu'un intérêt linguistique. Tous les textes en ont été publiés et traduits en anglais. L'étude de leurs sources n'est pas achevée dans le détail et pourrait encore fournir la matière de recherches curieuses. La métrique des vers corniques a été étudiée par M. J. Loth².

III

Deux langues celtiques appartiennent à la France. L'une, le gaulois, a disparu après la chute de l'empire romain et l'invasion des Francs. A peine a-t-elle laissé quelques mots en français ; on en connaît surtout un grand nombre de noms propres de personnes et de lieux³. Les quelques inscriptions que l'on suppose être écrites en langue gauloise s'expliquent difficilement par les langues celtiques ; la plus récemment découverte, le calendrier de Coligny ne fait guère exception à cet égard. Quant à la littérature des Gaulois, on sait seulement qu'elle comprenait des poèmes historiques et des chants de guerre⁴. Il est possible que les récits fabuleux que les historiens grecs et romains nous ont transmis sur l'histoire des Gaulois proviennent d'anciennes épopées celtiques. Une langue celtique est encore aujourd'hui parlée dans une partie de la Bretagne française. Mais elle ne se rattache pas historiquement aux dialectes celtiques parlés en Gaule avant la conquête romaine. Dès le v^e siècle de notre ère, la Bretagne armoricaine était occupée par une population gallo-romaine qui ne différait en rien de celle qui tenait tout le reste du pays. C'est alors seulement que les Bretons chassés de la Grande-Bretagne par l'invasion saxonne débarquèrent en Armorique par petites troupes et y apportèrent leur langue et leur civilisation. La civilisation bretonne ne garda pas longtemps son originalité en présence de l'influence française. La langue, elle aussi, fut rapidement envahie d'éléments étrangers en sorte qu'un quart au moins des mots du vocabulaire actuel est d'origine française. Ce fait, mis en lumière à la fin du xviii^e siècle, permit aux celtologues de l'école de La Tour d'Auvergne et de Le Brigant de conclure, en renversant

1. Voir A. Le Braz, *Essai sur le théâtre celtique*, p. 84-139.

2. *La métrique galloise*, t. II, 2^e partie, p. 204-216.

3. Voir J. Loth, *Chrestomathie bretonne*, p. 3-40.

4. C. Jullian, *Revue archéologique*, t. XL, p. 304-327.

l'ordre des rapports entre les deux langues, qu'un grand nombre de mots français étaient d'origine bretonne. Si le breton en dépit de sa pauvreté linguistique et littéraire est une des langues celtiques les mieux étudiées il le doit sans doute aux préjugés encore fort répandus sur son origine.

Le breton en 1883 avait pour limite une ligne menée de l'embouchure de la Vilaine au nord-ouest de la baie de St-Brieuc ; cette ligne est à peu près droite d'Ambon à Croixanvec ; elle décrit un arc de cercle convexe du côté du pays bretonnant, de Saint-Connec à Plouha. Sur 1.302.300 bretonnants, 679.700 ne comprenaient que le breton ¹. Cependant, il existe peu de périodiques rédigés entièrement en breton ; la *Kroaz ar Vretoned* ² publie quelquefois du folklore et des poésies populaires ; la *Feiz ha Breiz* ³ ne s'occupe guère que de questions religieuses. Une récente revue littéraire bretonne *Spered ar Vro* n'a eu que quelques numéros. Quelques journaux et revues publiés en Bretagne consacrent quelques colonnes ou quelques pages soit à des études de littérature bretonne soit à des textes bretons anciens ou modernes. Parmi les revues il faut citer : *La Revue de Bretagne et de Vendée* fondée en 1857 et qui sous différents noms ⁴ s'est continuée jusqu'à nos jours ; l'*Hermine* revue artistique et littéraire de Bretagne ⁵, qui paraît depuis 1889 ; la *Revue morbihannaise* ⁶ 1891-1893 ; enfin les *Annales de Bretagne* ⁷ qui, fondées en 1886 sont consacrées exclusivement à la philologie et à l'histoire armoricaines, et donnent depuis 1901 une bibliographie, aussi complète que possible, des publications en langue bretonne ou relatives à la Bretagne.

Il n'a point été publié d'histoire de la littérature bretonne ⁸. La *Chrestomathie bretonne* de J. Loth ⁹ offre un tableau complet de l'évolution de la langue bretonne depuis l'époque du vieux celtique jusqu'à nos jours. Les grammaires et les dictionnaires bretons sont

1. P. Sébillot, *Revue d'ethnographie*, t. V, p. 1-29, *Revue celtique*, t. IV, p. 277-278.

2. Hebdomadaire, publié à Saint-Brieuc.

3. Bimensuel, publié à Brest.

4. *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1857-1888 ; *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, 1889-1901 ; *Revue de Bretagne*, depuis 1902.

5. Mensuelle, publiée à Rennes.

6. Mensuelle, publiée à Vannes.

7. Trimestrielle, publiée à Rennes et à Paris.

8. Un tableau de cette littérature a été tracé par A. Le Braz dans *La Plume*, t. VI, p. 78-84.

9. Paris, 1890.

en grand nombre¹. Outre l'intérêt qu'ils offrent pour l'histoire de la langue bretonne, les plus anciens constituent de plus des répertoires de mots français peu connus ou pris dans des acceptions propres aux dialectes de l'Ouest ; le dictionnaire de Le Pelletier nous a conservé des transcriptions phonétiques de mots irlandais ; d'autres, par exemple le dictionnaire de Cillart de Kerampoul², contiennent nombre de proverbes, de dictons, et de formules de médecine populaire. La littérature populaire imprimée et manuscrite a fait l'objet d'une bibliographie³ mise à jour jusqu'en 1894.

De la littérature bretonne, on connaît surtout les chants populaires qui, publiés dès 1839 par Th. de la Villemarqué sous le titre de *Barzas-Breiz* eurent un succès considérable dans toute l'Europe⁴. Ce ne fut qu'après la publication de la sixième (en réalité troi-

1. *Le Catholicon de Jehan Lagadeuc, dictionnaire breton-français et latin*, publié par R.-F. Le Men (d'après l'édition de M. Auffret de Quetqueuran, imprimée à Tréguier chez Jehan Calvez en 1499), Lorient, s. d. Cf. *Revue celtique*, t. I, p. 395-399. — *Dictionnaire et colloques françois et breton*, traduit du françois en breton par G. Quiquer de Roscoff, Morlaix, 1626. — *Le sacré collège de Jésus divisé en cinq classes où l'on enseigne en langue armorique les leçons chrestiennes avec les 3 clefs pour y entrer, un dictionnaire, une grammaire et syntaxe en même langue...*, par le R. P. Julien Maunoir, Quimper-Corentin, Jean Hardouin, 1659. — *Dictionnaire breton-françois du diocèse de Vannes*, composé par feu Monsieur de Chalons, Vannes, 1723, réédité par J. Loth, Rennes, 1895. — G. de Rostrenen, *Dictionnaire françois-celtique ou françois-breton*, Rennes, 1732. — G. de Rostrenen, *Grammaire françoise-celtique ou françoise-bretonne*, Rennes, 1738. — *Dictionnaire françois-breton ou françois-celtique du dialecte de Vannes*, par M. de l'A. (Cillart de Kerampoul), Leyde, 1744. — D. Louis Le Pelletier, *Dictionnaire de la langue bretonne*, Paris, 1752. — Le Brigant, *Éléments de la langue des Celtes gomériles ou bretons*, Strasbourg, 1779. — A. Dumoulin, *Grammatica latino-celtica, doctis ac scientiarum appetentibus viris composita*, Prague, Bohemorum, 1800. — T. Lejeune, *Rudiment euz ar Finister*, Brest, an VIII (1800). — Le Gonidec, *Grammaire cello-bretonne*, Paris, 1807 ; rééditée par H. de la Villemarqué en tête du *Dictionnaire breton-français*, Saint-Brieuc, 1850. — *Dictionnaire cello-breton*, Angoulême, 1821, réédité avec des additions, par H. de La Villemarqué, Saint-Brieuc, 1850. — *Dictionnaire français-breton*, de Le Gonidec, édité par H. de la Villemarqué, Saint-Brieuc, 1847. — J. Guillome, *Grammaire française-bretonne*, contenant tout ce qui est nécessaire pour apprendre la langue bretonne de l'idiome de Vannes, Vannes, 1836. — J. Hingant, *Éléments de la grammaire bretonne*, Tréguier, 1868. — A. Troude, *Nouveau dictionnaire pratique français et breton*, Brest, 1869. — *Nouveau dictionnaire pratique breton-français*, Brest, 1876. — Le Bayon, *Grammaire bretonne*, Vannes, 1896. — F. Vallée, *Leçons élémentaires de grammaire bretonne*, Saint-Brieuc, 1902. — A. Guillevic et P. Le Golf, *Grammaire bretonne du dialecte de Vannes*, Vannes, 1902.

2. *Annales de Bretagne*, t. V, p. 262.

3. Gaidoz et Sébillot, *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne* (*Revue celtique*, t. V, p. 277-338). P. Sébillot, *Bibliographie des traditions populaires de la Bretagne* (*Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, t. XII).

4. *Barzas-Breiz, chants populaires de la Bretagne*, recueillis et publiés avec une traduction française, des éclaircissements, des notes et les mélodies originales, par Th. de la Villemarqué, Paris, Charpentier, 1839.

sième) édition¹ de ce recueil, en 1867, que les philologues commencèrent à se préoccuper de la méthode qu'avait suivie H. de la Villemarqué dans l'établissement des textes qu'il disait avoir recueillis de la bouche même de gens du peuple. Le docteur Halléguen, au congrès celtique tenu en 1867 à St-Brieuc², dans un mémoire sur l'histoire littéraire de l'Armorique, déclara que les chants de la première partie du *Barzas-Breiz* étaient « des compositions savantes qui honorent leurs auteurs ». Ces critiques ne tardèrent pas à être précisées; dans un article paru dans l'*Athenaeum* du 11 avril 1868, Le Men, qui dans une première rédaction de la préface du *Catholicon* de Lagadeuc avait affirmé que H. de la Villemarqué avait voulu donner à ses documents par des altérations non avouables une importance qu'ils n'avaient pas, écrit que les chansons rapportées au plus lointain passé de la Bretagne (Gwenc'hklan³, Arthur, Is, Nomenoë, le Vin des Gaulois) sont inventées de toutes pièces⁴. Puis H. d'Arbois de Jubainville⁵ en étudiant les différences très nombreuses qui distinguent la première édition de la sixième, observa que tous les changements opérés avaient pour but de plier la langue des chansons bretonnes aux exigences de la grammaire et du vocabulaire de Le Gonidec; en même temps, en rapprochant de certaines pièces du *Barzas-Breiz* les morceaux correspondants des *Gwerziou Breiz-Izel* de Luzel qui avaient paru en 1868, il s'était aperçu que dans les leçons publiées par La Villemarqué la vigueur du style des chansons populaires avait été singulièrement atténuée et que leur composition un peu lâche avait été régularisée; enfin, que les allusions historiques dont H. de la Villemarqué s'autorisait pour dater les poèmes du *Barzas-Breiz* ne se trouvaient point dans les variantes recueillies par Luzel. Dès 1868, il établissait la concordance entre seize pièces du *Barzas-Breiz* et seize chansons du recueil de Luzel. Pour chaque chanson, Luzel donnait toutes les variantes qu'il avait recueillies avec, pour chacune, le nom et l'adresse des chanteurs qui les lui avaient fournies. On ne pouvait donc mettre en doute leur sincérité. H. de la Villemarqué n'indiquait point ses sources et avouait qu'il avait combiné ensemble plusieurs

1. H. Gaidoz, *Revue celtique*, t. V, p. 307; t. VII, p. 80-81.

2. *Congrès international celtique de Saint-Brieuc*, 1868, p. 291 et suiv.

3. Voir E. Ernault, *Revue celtique*, t. XIV, p. 221-225.

4. Voir un article de H. Gaidoz, *Mélusine*, t. V, col. 272-283.

5. *Revue archéologique*, 1868, p. 227-240; *Revue critique*, 1867, t. 1, p. 106; II, p. 323; 1868, t. II, p. 214-215; *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1869, p. 265-281.

variantes pour constituer le texte qu'il donnait. Il en résultait que pour connaître la poésie bretonne populaire c'était à Luzel, non à H. de la Villemarqué, qu'il fallait s'adresser. Après les études de détail poursuivies avec méthode par M. H. d'Arbois de Jubainville, par Luzel¹, par M. Louis Havet², il n'était plus possible de douter que la plupart des textes du *Barzas-Breiz* n'eussent subi de nombreuses retouches, tant pour le fond que pour la forme³.

Quel était l'auteur de ces retouches ? Il est peu probable que ce fût H. de la Villemarqué. En 1836, quand celui-ci commença à réunir les chants populaires de la Bretagne, il ne savait pas le breton. Il dut s'adresser à des hommes plus compétents que lui pour mettre sur pied les textes et les traduire, et se contenta sans doute de tracer le plan du livre et d'en écrire le commentaire historique. D'après une confidence faite à Luzel et dont A. Le Braz a découvert la mention dans les papiers de Luzel⁴, ces hommes seraient l'abbé Henry, aumônier de l'hôpital de Quimperlé, et l'abbé Guéguen, recteur de Nizon. A côté des pièces retouchées, il y a des pièces dont on n'a point trouvé d'autres versions dans la littérature orale de la Bretagne. Faut-il en conclure que ces pièces ont été inventées par H. de La Villemarqué, par l'abbé Henry, ou par l'abbé Guéguen ? Est-il possible que les auteurs du *Barzas-Breiz* aient été de bonne foi tout en manquant de sens critique ? Dans l'avant-propos de la seconde édition du *Barzas-Breiz*, H. de la Villemarqué déclare qu'il a reçu pour augmenter son recueil des textes de « Prosper Proux, poète breton plein d'originalité, qui compose des chansons non moins dans le genre national que celles qu'il recueille » ; et que M. de Penguern a mis à sa disposition « plusieurs cahiers écrits par ses ordres ». Or la collection Penguern contient un certain nombre de pièces fabriquées par un poète breton de talent, René Kerambrun. De plus, six pièces dont la traduction avait été donnée par E. Souvestre dans *Les derniers Bretons*, 1836, ont passé dans le *Barzas-Breiz* ; trois pièces publiées et traduites par Fréminville dans les *Antiquités de la Bretagne*, 1832-1837, se retrouvent chez H. de la

1. *Revue archéologique*, 1869, p. 120-130 ; *De l'authenticité des chants du Barzas-Breiz*, Saint-Brieuc, 1872.

2. *Revue politique et littéraire*, 1873, t. XI, p. 833-845.

3. Un résumé des premiers travaux sur le *Barzas-Breiz* et qui est l'œuvre de G. Lejean a été publié dans la *Revue celtique*, t. II, p. 44-70. Dans la *Revue bretonnais*, t. I, II, E. Ernault a essayé de déterminer quelle est la part de l'auteur populaire dans quelques chansons du *Barzas-Breiz*.

4. *Annales de Bretagne*, t. XVIII, p. 321-325.

R. S. H. — T. VIII, n° 22.



Villemarqué¹. L'étude complète et détaillée des sources du *Barzaz-Breiz* n'a point encore été faite. Elle ne sera d'ailleurs possible que quand les cinq cents chansons manuscrites de la collection Penguern conservées à la Bibliothèque Nationale auront été éditées² et quand on aura dressé un inventaire exact de tous les types de chansons et de leurs diverses variantes.

En attendant, on peut consulter les pièces publiées soit dans des recueils spéciaux, soit dans des revues de folklore ou de littérature celtique. Les volumes de F.-M. Luzel et de A. Le Braz³, celui de N. Quellien⁴, les textes avec traduction donnés dans la *Revue celtique*, dans *Mélusine*, dans les *Annales de Bretagne*, dans la *Revue des traditions populaires*, par E. Ernault⁵, J. Loth⁶, F.-M. Luzel, A. Le Braz, F. Cadic⁷, Pierre Le Roux⁸, Le Lay⁹, L. Havet, E. Rolland, H. Gaidoz, E. Guicheux, Tamizey de Larroque, P. Laurent¹⁰, M. Abgrall¹¹ fourniraient dès maintenant une riche matière à qui voudrait étudier l'origine et le développement de la poésie populaire bretonne. Les Bretons distinguent deux genres poétiques : les *gwerziou* ou complaintes, les *soniou* ou chansons.

1. H. d'Arbois de Jubainville, *Revue celtique*, t. XXI, p. 258-266 ; XXIII, 229-236.

2. La publication en a été commencée par P. Le Roux dans les *Annales de Bretagne*, t. XIII et suiv. La plupart des chansons publiées par E. Ernault dans *Mélusine* sont tirées de la collection Penguern.

3. *Gwerziou Breiz Izel, chants populaires de la Basse-Bretagne*, recueillis et traduits par F.-M. Luzel, Paris, 1868-1874. — *Soniou Breiz Izel, chansons populaires de la Basse-Bretagne*, recueillies et traduites par F.-M. Luzel avec la collaboration de A. Le Braz, Bouillon, 1891. A. Le Braz a encore publié des chansons bretonnes dans les *Annales de Bretagne*, t. VIII, p. 84, 90, 104 ; la *Revue celtique*, t. XVII, p. 264 ; *Mélusine*, t. V, col. 305 ; — Luzel, dans la *Revue celtique*, t. II, p. 245, 495 ; les *Annales de Bretagne*, t. I, p. 203-213 ; t. II, p. 63 ; t. III, p. 253 ; t. V, p. 100, 270, 458-494 ; t. VII, p. 112-140, 244, 334 ; *Mélusine*, t. I, col. 74 ; t. III, col. 393 ; t. IV, col. 461 ; t. VII, col. 183.

4. *Chansons et danses des Bretons*, Paris, 1889. N. Quellien a aussi publié une chanson dans la *Revue des traditions populaires*, t. III, p. 342.

5. *Mélusine*, t. II, col. 498 ; t. III, col. 184, 208, 260, 327, 350, 421, 477 ; t. IV, col. 329, 357, 379, 404, 425, 452, 472, 501 ; t. V, col. 83, 187, 255, 307 ; t. VI, col. 66, 68, 91, 105, 165, 252 ; t. VII, col. 132, 133, 185, 187, 188, 256 ; t. VIII, col. 11, 43, 90, 210, 237, 259 ; t. IX, col. 45, 85, 134. *Revue celtique*, t. XIV, p. 217-218.

6. *Revue celtique*, t. VII, p. 179 ; *Annales de Bretagne*, t. I, p. 215, 360-363 ; t. II, p. 67-73, 346.

7. *Mélusine*, t. VII, col. 7, 9, 10, 125, 126, 128.

8. *Ibid.*, t. IX, col. 189.

9. *Annales de Bretagne*, t. IX, p. 432 ; t. X, p. 271. La *Table analytique des tomes I-XII des Annales de Bretagne* contient (p. 9) un index alphabétique des premiers vers de chaque chanson.

10. *Mélusine*, t. I, col. 533. — *Ibid.*, t. III, col. 82. — *Ibid.*, t. III, col. 161 ; t. IV, col. 299 ; t. V, col. 213, 256, 272. — *Ibid.*, t. III, col. 182. — *Ibid.*, t. VII, col. 5. — *Ibid.*, t. VII, col. 62, 203.

11. *Revue des traditions populaires*, t. II, p. 310, 397, 551.

Les *gwerziou* retracent l'histoire locale, les légendes religieuses, les croyances et les superstitions populaires; les *soniou* comprennent les chansons d'amour, les satires, les chants propres aux divers métiers, aux soldats, aux matelots; les chansons de noce; les noëls. D'une manière générale, les *gwerziou* sont plus originales que les *soniou*. Ceux-ci sont le plus souvent imités du français, et ont été vraisemblablement empruntés par l'intermédiaire de la Haute-Bretagne, de la Normandie et du Poitou. Luzel avait commencé l'étude des sources des *gwerziou*, qu'il faudrait compléter à l'aide de recherches minutieuses dans les archives bretonnes; l'étude des *soniou* est à peine ébauchée.

Outre les chansons, la littérature populaire bretonne comprend de nombreux contes; comme ils intéressaient surtout les folkloristes, la plupart n'ont été publiés que dans la traduction française; on ne peut douter de la sincérité de ceux qui ont été recueillis par F.-M. Luzel¹. Pour quelques-uns d'ailleurs, les seuls que nous ayons à signaler ici, nous avons le texte breton². Les contes mythologiques sont assez nombreux, mais les légendes pieuses, comme on devait s'y attendre, y occupent une place prépondérante. Les légendes relatives à la mort, recueillies par A. Le Braz, qui constituent la partie la plus originale du folklore breton, sont des traductions du breton. Le texte d'une des plus littéraires de ces légendes a été publié³, et on peut se rendre compte du rapport qui unit le texte et la traduction.

Les proverbes et dictons, qui appartiennent plus au folklore qu'à la littérature, ont fait l'objet de publications spéciales⁴.

Presque toute la littérature bretonne est d'origine religieuse; un des plus anciens livres imprimés en breton est un livre d'Heures latines et bretonnes⁵; l'incunable de 1530 qui comprend le mystère de la Passion et de la Résurrection nous a conservé aussi trois poèmes

1. Les publications de Luzel sont très dispersées; on en trouve la bibliographie dans les *Annales de Bretagne*, t. X, p. 340; t. XI, p. 62, 226.

2. *Revue celtique*, t. I, p. 106; t. XII, p. 270; t. XIII, p. 200.

3. *Annales de Bretagne*, t. XVIII, p. 344-353.

4. Sauvė, *Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne*, *Revue celtique*, t. I, p. 243, 400; t. II, p. 78, 218, 362; t. III, p. 60, 192; Hingant et F. Vallée, dans les *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. XXXVII (1899), p. 138-162; E. Ernault, *Mélusine*, t. VIII, col. 86, 116, 139, 164; t. IX, 208, 258, 280; t. X, 15, 89, 158, 187, 212, 233, 259, 273. Voir aussi les recueils plus anciens de Brizeux, *Furnez Breiz*, Lorient, 1856, et de G. Milin, *Furnez ar geiz eus a Vreiz*, Brest, 1868.

5. *Middle-breton hours*, edited with a translation and glossarial index, by Wh. Stokes. Calcutta. 1876.

bretons¹ : l'un sur le Trépas de la Vierge Marie; c'est une imitation du *Trespassement de Nostre Dame* imprimé à Brehant-Loudéac en 1484; le second est intitulé : *Pemzec leuenez Maria* « Les quinze joies de Marie »; le troisième, *Buhez mabden* « La vie de l'homme » semble imité du *Grand Testament* de Villon². La *Vie de sainte Catherine*³ publiée pour la première fois en 1576, est une traduction plus ou moins exacte de la Vie latine de sainte Catherine tirée de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. On ne connaît pas l'original français d'un ouvrage composé en 1519 par maistre Iehan le vieil, menuisier, de la paroisse de Ploegonuen et dont le titre est : *Le mirover de la mort en breton auquel doctement et deuotement est trecté des quatre fins de l'home; c'est à scauoyr de la mort, du dernier jugement du tressacre Paradis et de l'horrible prison de l'Enfer et ses infinis tourments*. Quant au *Miroir de la confession* imprimé en 1621, c'est une traduction de l'ouvrage français du jésuite de Bonis, par Tanguy Guéguen, prêtre et organiste du pays de Léon. Tanguy Guéguen a aussi traduit en breton (Morlaix, 1622) la *Doctrine des chrétiens* du jésuite Ledesme⁴. Les *Réflexions profitables sur les fins dernières de l'homme* par Charles Le Bris⁵, sont, d'après P. Levot⁶, traduites du français du Père Crasset. Les cantiques bretons du père Maunoir⁷, les noëls anciens de Tanguy Guéguen⁸ publiés en 1650, les cantiques spirituels de Pierre Barisy, conservés dans un manuscrit de la Bibliothèque de Quimper, sont peut-être des œuvres plus originales et, dans une certaine mesure, populaires. Les cantiques bretons du *Doctrinal ar Christenien*, Morlaix, 1628, publiés et traduits par E. Ernault⁹, sont intéressants parce que les vers y observent tous la loi des rimes internes¹⁰.

1. *Poèmes bretons du Moyen Age*, publiés et traduits d'après l'incunable unique de la Bibliothèque Nationale, avec un glossaire index, par le vicomte Hersart de la Villemarqué, Paris, 1879.

2. J. Nicolas, *Buhez Mabden*, *Annales de Bretagne*, t. XIX, p. 241-245.

3. *Buhez an itron sanctes Cathell*, Montrolles, 1576.

4. *An mirouer à confession*, Montrouilles, 1621. — *Doctrin an christenien*, Montrouilles, 1622.

5. *Reflexionou profitabl var ar finvezou diveza eus an den*. Quemper, 1771.

6. *Biographie bretonne*, t. II, p. 207.

7. *Canticou spirituel hac instruccionou profitabl*, Quemper.

8. Reproduits avec une traduction française par H. de la Villemarqué, *Revue celtique*, t. X, p. 1-49, 288-319; t. XI, p. 46-67; t. XII, p. 20-51; t. XIII, p. 126-169, 334-345.

9. *Les cantiques bretons du Doctrinal* (*Archiv für celtische Lexicographie*, t. I, p. 213-223, 360-393, 556-627).

10. Sur la rime interne des anciens vers bretons, voir J. Loth, *La métrique galloise*, t. II, 2^e partie, p. 177-203.

A l'exception de la Vie de sainte Catherine¹ en partie traduite de la *Légende dorée*, les vies de saints qui forment une portion si considérable de la littérature religieuse chez les Irlandais et les Gallois n'ont passé dans la langue bretonne qu'à l'époque moderne²; mais elles ont fourni de nombreux sujets de contes ou de complaintes et de tragédies populaires.

La littérature dramatique de la Bretagne est considérable. La Bibliothèque nationale conserve une centaine de pièces manuscrites. Une cinquantaine d'autres figurent dans les collections particulières. Il est possible qu'on en puisse encore découvrir quelques-unes en Basse-Bretagne, dans les rares régions que n'aurait point encore explorées le zèle passionné et persévérant de F.-M. Luzel. Le nombre des pièces publiées n'excède guère une vingtaine. La plus anciennement imprimée, *An Passion*, Paris, Quilléveré, est datée de 1530. Les plus anciens manuscrits ne sont pas antérieurs aux dernières années du xv^e siècle. La plupart sont du xviii^e et du xix^e siècle. La langue des pièces bretonnes est pénétrée de mots français; le style est le plus souvent pénible; la versification ne se soutient qu'à grand renfort de chevilles. Les sujets, comme le démontre A. Le Braz dans le livre qu'il leur a consacré, sont empruntés à des pièces françaises. Ils sont, pour la plupart, religieux. Le cycle de l'Ancien Testament et de l'histoire des Juifs renferme la *Création du monde*³, la *Vie de Jacob et de ses enfants*⁴, la *Vie de Moïse*⁵, la *Vie de Saül*, la *Vie de David*, la *Destruction de Jérusalem par Titus*. Au cycle du Nouveau Testament appartiennent la *Vie de sainte Anne*, la *Vie des Trois Rois*⁶, la *Pastorale de la Nativité*⁷, la *Vie de saint Jean-Baptiste*, la *Vie*

1. Publiée d'après l'édition de 1576 et traduite par E. Ernault, *Revue celtique*, t. VIII, p. 76-93.

2. Les vies isolées sont assez rares : *Ar buez sant Caurintin* par le Père Maunoir, réimprimé à Quimper, 1821 ; *Bue sant Ervoan Landreger*, Tréguier, 1867 ; *Bue an evuruzes Franseza a Ambouz*, Lanhuon, 1868 ; *Buz sant Theodot*, Quimper, 1872. Mais la Vie des Saints est un livre que l'on trouve dans toutes les chaumières bretonnes : *Buez ar zent skrivet e nevez e brezounek gant ann aotrou Morvan*, 2^e éd. revue, Quimper, 1894. Du même G. Morvan, on a une sorte de Morale en action : *Kenteliou hag isteriou a skuer vad evit ar Vretoned*, Brest, 1889.

3. *La création du monde*, mystère breton, publié et traduit par E. Bernard, *Revue celtique*, t. IX, p. 149, 322 ; t. X, p. 192, 414 ; t. XI, p. 254.

4. *Traiedi Jacob leshanvet Israel*, Montroulez, 1850.

5. *Traiedi Moyses leennour an Hebreanet*, dans le volume précédent.

6. *Buhé en tri Roué, farce denott*, Guinett, 1745. Cf. *Revue celtique*, t. II, p. 248-250 ; ce mystère a été réédité en 1886 par J. Loth, *Revue celtique*, t. VII, p. 324-357.

7. *Pastoral var quinivelez Jesus-Christ*, Montroulez, s. d.

de *l'Enfant prodigue*, *La Passion et la Résurrection*¹, la *Vie de saint Pierre et de saint Paul*, la *Vie de l'Antechrist*. Le cycle des saints comprend surtout des vies de saints français, la *Vie de saint Guillaume*², la *Vie de saint Martin*, la *Vie de saint Antoine*, la *Vie de sainte Barbe*³, la *Vie de saint Alexis*, la *Vie de saint Denis*, la *Vie de saint Laurent*, mais aussi quelques vies de saints celtiques : la *Vie de saint Yves*, la *Vie de sainte Nonne et son fils saint Devy*⁴, la *Tragédie de saint Bihui*⁵, *Saint Guigner*, *Saint Gwenolé*⁶, *Sainte Tryphine et le roi Arthur*⁷, *Louis Eunius ou Le Purgatoire de saint Patrice*⁸.

Le cycle romanesque comprend la *Vie de sainte Geneviève de Brabant*⁹, la *Vie de sainte Hélène de Constantinople*¹⁰ qui ne se rattachent qu'en apparence au cycle des saints, *Les quatre fils d'Aymon*¹¹, *Charlemagne et ses douze pairs*, *Orson et Valentin*, *Huon de Bordeaux*.

Le simple énoncé de ces titres suffit à évoquer devant nous les mystères ou les romans français qui ont été adaptés à la scène bretonne. Le développement de l'action elle-même est servilement calqué sur l'original français; même lorsqu'il s'agit de sujets celtiques, les auteurs ne s'écartent guère du type traditionnel des mystères français ou du modèle uniforme des Vies latines de saints.

La littérature dramatique bretonne n'a donc ni originalité, ni qualités brillantes ou précises de fond et de forme. Elle méritait pourtant l'étude que A. Le Braz en a faite¹². C'est un des rares exemples que nous ayons d'un théâtre populaire, œuvre de prêtres,

1. *Le grand mystère de Jésus. Passion et resurrection*, drame breton du Moyen Age, avec une étude sur le théâtre chez les nations celtiques, par H. de la Villemarqué, Paris, 1865.

2. *Tragedien sant Guillarm, condit deus a Poetou*. Montroules, 1872.

3. *Le mystère de sainte Barbe*, publié avec traduction française, introduction et dictionnaire étymologique du breton-moyen, par E. Ernault, Nantes, 1885.

4. *La vie de sainte Nonne*, publiée et traduite par E. Ernault (*Revue celtique*, t. VIII, p. 230-301, 405-491).

5. *Trajedi sant Bihui*, Guéné, 1875.

6. *Buhez sant Gwenolé abad. La vie de saint Gwenolé abbé*, texte breton et traduction française en regard, par F.-M. Luzel. Quimper, 1889. Un extrait d'une *Vie de saint Gwenolé* apparentée à celle-ci a été publié par P. Le Nestour, *Revue celtique*, t. XV, p. 245-271.

7. *Sainte Tryphine et le roi Arthur*, traduit, publié et précédé d'une introduction par F.-M. Luzel, Quimperlé, 1863.

8. *Buez Louis Eunius dijentil ha pec'her bras*, Lanluon, 1871.

9. *Buez santez Genovefa*, Lanluon, 1864.

10. *Buez santas Helena*, Lannion, 1862.

11. *Buez ar pévar mab Emon, duc d'Ordon*, Montroulez, 1866.

12. *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, Paris, 1904.

de clercs à demi lettrés, et même de simples artisans que des copistes patients et malhabiles, laboureurs, tisserands, matelots employaient leurs rares loisirs à transcrire, et que des amateurs paysans remplis de plus de zèle que de talent représentaient sur des tréteaux grossiers où des draps tendus faisaient l'office de décors. Le théâtre breton nous a conservé une image de ce que devaient être en France au Moyen Age les représentations des mystères et des moralités. Il nous montre de plus le goût naïf et touchant d'un peuple pour un genre de divertissement intellectuel qui, à peu près inconnu maintenant dans nos campagnes, était aux siècles derniers répandu dans les moindres bourgades de Basse-Bretagne.

Il serait donc à désirer que l'on poursuivît la publication et la traduction des principales œuvres du répertoire dramatique breton. Seulement sept mystères ont été traduits en tout ou en partie. Ce sont : La Création du monde, La Passion et la Résurrection, La Vie de sainte Nonne, Sainte Tryphine et le roi Arthur, La Vie de saint Guénolé, La Vie de sainte Barbe, Le Mystère des Trois Rois. Nous avons aussi la traduction d'une sorte de débat entre le Chagrin et la Sagesse¹. Outre l'intérêt que les pièces bretonnes peuvent présenter pour l'histoire du théâtre français au Moyen Age, surtout dans le cas où l'original français qui a servi de modèle à l'adaptateur breton est mutilé ou perdu, leur publication permettrait d'enrichir les dictionnaires bretons d'un grand nombre de mots celtiques ou empruntés.

De nos jours, le théâtre breton semble avoir repris quelque vitalité. A côté du répertoire traditionnel des mystères, on a cherché à mettre sur la scène des sujets historiques² ou moraux³. La Renaissance ne s'est pas limitée au genre dramatique, et vers le milieu du XIX^e siècle apparaissait une poésie lyrique bretonne, souvent imitée de la poésie populaire des *gwerziou* et des *soniou*, quelquefois inspirée par des modèles français ou étrangers. Brizeux, l'abbé Guillome, Luzel, Olivier Souvestre, Prosper Proux, J.-M. Lejean, N. Quellien, A. Le Braz sont les principaux noms de

1. Victor Tournecur, *Ar Furnes ac ar Jagrin*, *Revue celtique*, t. XXIV, p. 255-269.

2. Par exemple, *En Eulru Keriotelet*, mystère breton en trois actes et en vers, avec traduction française par J. Le Bayon. Guéned, 1902.

3. Par exemple, *Ar Vezventi*, tragédie contre l'alcoolisme, par T. Le Garrec. Saint-Brieuc, 1901.

la Pléiade armoricaine¹. En 1862, Th. Clairret a publié une anthologie des poètes bretons qui eut une seconde édition en 1888². Les concours de l'Union régionaliste ont fait connaître un grand nombre de poètes³; quelques-uns sont doués d'un réel talent; la plupart n'ont créé que des œuvres banales et factices, produits d'imitation ou de convention. Serons-nous témoins du développement au xx^e siècle d'une poésie bretonne littéraire succédant à des siècles de poésie populaire? Il est peu probable qu'en un pays où tous les écrivains qui ont laissé une trace dans l'histoire se sont exprimés en français, un homme de génie consente à mettre au service d'une langue pauvre et d'un public restreint une source nouvelle d'inspiration. Et il serait à craindre, quelque intéressants d'ailleurs que soient les efforts tentés pour remettre en honneur le breton et pour lui créer une littérature, que l'attention ne se détournât de jour en jour davantage de la seule langue celtique parlée en France, si l'on voulait en lier la destinée aux restes d'un passé qui ne reviendra pas.

G. DOTTIN.

1. *Fables choisies de La Fontaine*, traduites en vers bretons par P.-D. de Goezbriand, Morlaix, 1836. — *Abrege deus a histoar Revolution Franç laquel en guers gant an aoulrou Lay*. Guingamp, 1839. — *Livr el labourer groeit drè en eutru* Guillom, Vannes, 1849; ce livre a été mis en breton de Léon, Tréguier et Cornouaille, par Ch. Gwenn u, Brest, 1893. — Prosper Proux, *Canaouennou grêt gant eur C'hernewod*, 1838; *Bombard Kerne, Jabadao ha Kaniri*, Guingamp, 1866. — Brizeux, *Telen Arvor*, Paris, 1839; — Luzel, *Bepred Breizad*, Morlaix, 1865; — J. Lescour, *Telenn Remengol*, Brest, 1867; *Telenn Gwengam*, Brest, 1869. — *Chansoniou compozet gant* Y. M. Thomas, Lannion, 1870; — *Eun neubeut gwerziou brezonek*, quelques chants bretons, par C. Rannou, Lannion, s. d.; — J. Cadiou, *En Breiz-Izel*, Morlaix, 1885; *Ivona*, Morlaix, 1886; — N. Quellien, *Annaik*, Paris, 1880; *Breiz*, Paris, 1898; — abbé Lec'hvien, *Gwerziou ha soniou*, Saint-Brieuc, 1900; — Jaffrenou, *Barza Taldir*, Paris, 1903.

Je dois la plupart de ces indications bibliographiques à l'amitié de A. Le Braz.

2. *Bleuniou Breiz*, poésies anciennes et modernes de la Bretagne, 2^e éd., Quimperlé, 1888.

3. *Bleuniou Breiz Izel*, Fleurs de Basse-Bretagne, choix de poésies couronnées par l'Union régionaliste bretonne à Quimperlé. Rennes, 1902 (extrait des *Annales de Bretagne*, t. XVIII et XIX).